

presis per
incantamento
(surpris par
l'enchancement)

→ *exposition
collective*

centre
de
création
contemporaine
olivier
debré

presi per incantamento
(surpris par l'enchantement)

galerie blanche
15.11.2024 — 04.05.2025

commissaires : isabelle reiher et chiara bertola

bas jan ader
carolina antich
stefano arienti
lothar baumgarten
giuseppe caccavale
gianni caravaggio
gino de dominicis
mona hatoum
joan jonas
christiane löhr
elisabetta di maggio
georges méliès
laurent mulot
remo salvadori
mariateresa sartori

Guido, j'aimerais que toi,
Lapo et moi
soyons emportés par
l'enchantement
Et placés dans un vaisseau
qui, à chaque vent
Par la mer irait à ta volonté
et à la mienne,

De sorte que la fortune ou
d'autres intempéries
Ne puissent pas nous
empêcher d'avancer,
Comme si, vivant toujours
dans le don
D'être ensemble, le désir
grandissait.
(...)

Guido, i' vorrei che tu e Lapo ed io
Dante Alighieri, (1265-1321)

Le fil rouge qui rassemble les œuvres de l'exposition *Presi per incantamento (surpris par l'enchantement)* est celui d'un paysage visionnaire qui introduit la dimension inattendue du merveilleux, du magique (ou même de l'effroyable) dans la vie de tous les jours.

Emprunté à la poésie de Dante, le titre traduit l'effet de surprise et de ravissement qui subitement nous arrache à la réalité à l'instant de la rencontre avec une œuvre d'art. Si Stendhal est pris d'un trop plein de mélancolie face à la passion excessive que lui procurent les œuvres d'art de Florence, il s'agit plutôt pour nous d'explorer, dans tous ses aspects, l'onde de choc saisissante que peut générer l'expérience esthétique. Loin d'une vision parnassienne de « l'art pour l'art », où ce dernier n'aurait pas d'utilité sociale ou politique et où, pour reprendre les mots de Théophile Gautier⁰¹, la seule fin en art serait la beauté, l'exposition s'attache au contraire à révéler des aspects de l'art souvent obscurs, inconnus ou oubliés, des aspects qui nous plongent dans notre intériorité subjective, unique et singulière. Ces aspects enfouis peuvent nous assaillir parce qu'ils véhiculent un message qui s'adresse à notre inconscient. Ils nous atteignent dans notre intimité profonde. L'expérience esthétique, contrairement à la confrontation à un discours rationnel qui ne s'adresse qu'à notre raison, touche à la fois notre esprit, nos sens

et notre inconscient. En raison de cette dimension polymorphe et irrationnelle, l'expérience esthétique n'est pas prévisible, pas maîtrisable, pas reproductible. Elle relève d'un miracle, d'un hasard, dont le surgissement est d'autant plus précieux qu'il échappe à la volonté et à l'intention.

Aussi, les terrains sur lesquels les artistes évoluent, à l'instar de nos mondes contemporains, sont meubles, instables et précaires. Le sens des œuvres qu'ils réalisent, à l'image de ces espaces, ne peut que s'affirmer dans la fragilité, l'ambiguïté ou le sensible plutôt que dans la certitude et l'irrévocable. Les œuvres réunies ici ne sont jamais péremptoires, elles ne proposent pas un chemin sans embûches. Elles sillonnent plutôt les confins, abandonnent le centre et le connu, elles se confondent avec l'existence même et se révèlent avec des matériaux délicats, inconsistants. Elles revêtent leur nature réelle à travers des regards inédits et décalés. Elles invitent ceux qui les regardent à puiser dans leurs ressources intérieures pour en

éprouver l'étonnement. L'exposition se déploie dans la grande galerie blanche du CCCOD à travers un parcours fluide et mouvant qui illustre l'instabilité de notre monde et la fragilité de notre rapport à la nature et aux autres vivants. Les œuvres prennent sens dans les multiples variations de la perception qui dissolvent les frontières entre réalité et imagination.

Les artistes utilisent le son, la lumière, ou tout autre effet permettant d'amplifier la relation au réel. C'est dans l'ambiguïté de l'immatériel et de l'impalpable que les œuvres nous invitent à percevoir des aspects ignorés du temps ; les ombres et les reflets deviennent les protagonistes ; l'inobservé apparaît dès lors progressivement. Nous pensons à ce que nomme l'artiste Marcel Duchamp « l'inframince », un art qui apparaît à peine, ces œuvres qui se présentent, ou s'absentent, à la limite du perceptible.

Alors que beaucoup des expositions actuelles en art contemporain questionnent pertinemment les problématiques urgentes liées à l'environnement,

les crises politiques, économiques et sociales, les guerres, les fluctuations entre les genres ou encore notre ère de l'anthropocène, nous choisissons de revenir à une notion toute aussi essentielle qui depuis bien avant le courant romantique n'a de cesse d'inspirer les artistes. L'enchantement ou le soudain, la suspension, le rapt, l'enlèvement, le moment où l'esprit, l'inconscient et les sens sont transportés ailleurs, dans un autre monde, inconnu, fantastique, incandescent, sombre et dangereux. À une époque où les équilibres du monde semblent voler en éclats, il nous paraît d'autant plus urgent de revenir à ces conditions fondamentales qui nous ramènent au moment présent, au *hic et nunc*.

01 Écrivain français (1811-1872), Théophile Gautier aborda autant la critique d'art que le conte fantastique ou le récit historique. Il est connu pour être le maître du Parnasse, mouvement poétique qui s'opposa aux épanchements romantiques.

thématiques
de l'exposition →

puissance de l'enchantement

Tout au cours de l'exposition, la parole et la voix tiennent un rôle déterminant. Cela trouve initialement sens dans le radical « chant » du mot enchantement. Dans la magie, dans les contes et légendes où le surnaturel intervient, c'est la musique des mots qui nous ensorcelle, nous attrape dans son sortilège, qu'il soit bénéfique ou maléfique. Le surnaturel survient lorsque le magicien, le chamane prononce des paroles qui ont pour effet de transgresser la réalité. Le pouvoir de l'œuvre d'art se situe aussi dans cette transgression, cette capacité à nous transporter dans un ailleurs, en dehors de toute rationalité ou prédisposition.

L'œuvre *Alveare* de Remo Salvadori, emplissant le mur de la grande salle blanche de sa musicalité muette mais puissante affirme cette capacité physique de l'œuvre à nous déplacer dans un espace autre. Toute la démarche de l'artiste italien se construit dans la quête d'un équilibre parfait grâce aux pouvoirs des sept métaux purs fondamentaux qui régissent les lois de l'alchimie : l'or, l'argent, le mercure, le plomb, le cuivre, l'étain et le fer. Salvadori projette dans ses œuvres un rapport au monde basé sur l'harmonie géométrique et métaphysique, un monde où tout est toujours commencement, où les énergies se concentrent pour faire du passé, du présent et de l'avenir un moment unique, un être-là.

C'est au contraire à partir du rien et du vide que l'installation *Vento Nuovo* de Mariateresa Sartori place le visiteur dans une relation à l'espace inattendue et vibrante. Une fois celui-ci entré, l'intérieur de la pièce se dilate peu à peu pour laisser place à la voix du vent, une voix lancinante qui donne à entendre les qualités du souffle, son volume et sa puissance. Dans cette installation, s'opère une dialectique entre l'horizontalité de l'espace habité par le vent et la verticalité du corps du visiteur, ce dernier incarnant le témoin du temps qui passe, imprégné de souvenirs et de sensations.

Les grands dessins de Stefano Arienti *Alberi dorati* (*arbres dorés*) conçus pour le CCCOD nous transportent dans une forêt luxuriante, irréelle, rehaussée de nuances mordorées qui lui procurent un caractère surnaturel. C'est une forêt qui fait échos aux sortilèges des sorcières cachées dans l'épaisseur des bois, la maison des gnomes et des chamanes. La forêt est aussi le lieu du rite initiatique, de l'épreuve. On y perd ses repères familiers, on peut s'y perdre. La forêt est le lieu de passage vers l'autre monde, celui qui est habité par les forces divines, un lieu de sciences qui protège les dons et les pouvoirs magiques. Les surréalistes la dépeignent comme le labyrinthe du merveilleux, un espace qui fait rejaillir l'inconscient, les rêves se mêlent à la réalité. Dans cette œuvre de l'exposition conçue par Stefano Arienti, nous entrons dans un espace imaginaire, chatoyant par l'effet des entremêlements de branches et de feuilles peintes à l'encre dorée.

02 l'instant qui fait basculer du sublime à la stupeur

L'enchantement est souvent associé à la question du sublime, et à une de ses préférences, l'état de choc qui va jusqu'à nous priver de l'usage de nos sens et de notre raison.

L'expérience du sublime implique que celui qui le vit soit saisi jusqu'à en perdre ses facultés.

Burke⁰² parle du sublime comme d'une « terreur délicate », un état sombre et assimilé aux ténèbres. La satisfaction qu'il procure doit passer par la douleur. Le sublime transforme définitivement et sans retour. Le sublime, dans ses fondements sensualistes, est ce qui révèle le mystère de l'intériorité humaine.

02 Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, 1757.

C'est pourquoi l'état d'enchantement est bien souvent suspendu au gouffre de la désillusion, il est à la fois un moment d'arrêt et d'attente. Dans l'œuvre de *Mona Hatoum Misbah (Lanterne)*, un simple lustre en métal ajouré de tradition orientale et animé d'un moteur, projette sur les murs les ombres amplifiées des motifs qui le composent. En entrant dans la pièce sombre, les jeux de lumière apparaissent comme un ravissement, le mouvement rotatif des figures procure au visiteur un effet de saisissement quasi hypnotisant. Mais la réalité des sujets, des soldats qui tiennent une carabine dans une position guerrière, efface rapidement cet état d'enchantement pour nous plonger dans un sentiment de menace et de danger. L'allusion à la chambre d'enfant à travers le dispositif de la lanterne magique ajoute au malaise, il contraste avec la violence du motif de guerre qui vient pénétrer l'espace de l'intime et du domestique.

Avec *Primary time*, l'artiste néerlandais Bas Jan Ader revient à l'origine et à la simplicité des choses mais aussi à leur mélancolique finitude. Composer un bouquet de fleurs est un geste immémoriel et doux, qui renvoie à la beauté du monde mais également à son évanescence, à sa vanité. Dans cette action-performance, l'artiste agence inlassablement son bouquet sans jamais en trouver l'équilibre souhaité. Les fleurs de couleur rouge et jaune alternent, parfois visitées par une fleur bleue, clin d'œil au langage conceptuel de Piet Mondrian et à son incessante recherche des rapports parfaits qui sous-tendent l'essence de la peinture.

03 aux sources de l'enchantement l'ingénuité de l'enfance

Presi per incantamento nous donne l'occasion d'explorer à travers l'idée de stupéfaction, la capacité encore toute innocente de l'enfant à s'émerveiller,

la disponibilité pour la découverte, l'absence de préjugés qui laisse la voie libre à l'appréciation des choses simples de ce monde, à l'évidence du surgissement. Dans le *manifeste du surréalisme* (1924), André Breton l'exprime ainsi : « c'est peut-être l'enfance qui approche le plus de la vraie vie ». Grâce aux œuvres et à leur propension à voyager dans l'inconnu, l'adulte retrouve l'enfant qu'il a été ; animé d'une forme d'espérance spontanée, il réagit à l'enchantement. Au moyen de plusieurs médium - le dessin, la peinture ou encore la vidéo - les thèmes de l'enfance et de l'ingénuité sont abordés dans différents espaces de l'exposition.

Dans la salle centrale, le dessin de très grand format *Le semeur d'yeux*, réalisé *in situ* par Giuseppe Caccavale nous propose une plongée dans un espace visuel ouvert sur mille sentiers de regards. Ce sont de jeunes personnages hors du temps, des figures attentives et calmes, qui flottent sans repères, dans des paysages indéfinis, aux tons vaporeux et éthérés.

Les peintures et céramiques de Carolina Antich invitent aussi à la rêverie du monde de l'enfance. Les corps étirés dansent dans l'espace du tableau comme en apesanteur. Jeunes enfants au caractère sauvage et libre, ils apparaissent sur des fonds neutres aux couleurs de ciel ou de terre, dans une nature hors du temps. Ils sont perchés sur un rocher, sur une branche, fondus seuls ou en petits groupes dans une étendue monochrome, presque virtuelle, dans « cette attente de miracle, qui est, dans l'art ou dans la passion, l'aspiration la plus profonde de la vie »⁰³. Le paysage peint s'accorde avec la sculpture de céramique émaillée, comme deux amis qui se consultent et se complètent, en miroir.

03 Georges Bataille, *Lascaux ou la naissance de l'art*, Paris, éd. L'Atelier contemporain, 2021, p.36 (éd. Skira, 1955).

Le jeu, le costume et le déguisement incarnent des éléments propres au monde de l'enfance que nous retrouvons dans l'œuvre vidéo de Joan Jonas, *Flawless decoys*. L'importance revêtue ici par l'enfance ne relève pas de l'irénisme, d'un regard mièvre ou puéril. Il ne s'agit pas non plus de considérer l'enfant comme un adulte en devenir qui aurait tout à apprendre mais au contraire d'apprendre de l'enfant, de sa sensibilité, de sa conception du monde, des rôles sociaux qu'il joue.

04

l'infiniment grand et l'infiniment petit de l'univers

L'exposition aborde une relation d'émerveillement avec la nature, ses infinies variations et développements. C'est dans la modestie de certaines œuvres, dans certains gestes simples que se révèlent souvent leur force et leur puissance, leur impact sur le visiteur, leur permanence dans la mémoire. Les œuvres réunies ont la faculté de transcender le réel, parfois au moyen du

simple recours à des extractions, des emprunts de nature. D'autres portent un regard époustouflé sur cette nature à jamais surprenante. Elles insistent sur le caractère foudroyant du réel et de l'univers. Elles peuvent faire écho à des cultures et des traditions ancestrales mais elles gardent néanmoins la magie propre à la spontanéité. Quelle que soit la relation au vivant, l'enchantement transforme notre état et notre façon d'être au monde.

Les agencements délicats de **Christiane Löhr** évoquent ce que nous pourrions appeler le monde du petit. Toutes en minutie et fragilité, ses œuvres sont constituées de minuscules éléments naturels assemblés : graines, tiges d'herbes, pollens, crins d'animaux, etc.). En composant son paysage dans l'exposition, l'artiste explore les tensions entre pesanteur et légèreté, entre stabilité et dynamique. Les œuvres agissent comme des microcosmes en soi mais interagissent entre elles dans l'espace pour mettre le spectateur en mouvement. Cette constellation d'éléments posés en solitaires sur leurs socles forme ainsi un tout cohérent, grâce au déplacement du regardeur et à l'intimité qui s'installe progressivement. Le corps est impliqué dans la sculpture, il se penche, s'élève sur la pointe des pieds, se replie sur ses chevilles pour voir et comprendre les matières et leur densité. Le sol est lui-même utilisé comme un espace d'exposition en soi, jouant avec l'horizontalité pour dessiner le paysage visuel.

05

l'homme face au paysage le sentiment océanique

L'homme traversé par le sentiment océanique que décrit Romain Rolland dans sa correspondance avec Sigmund Freud est un thème qui résonne autant dans la peinture que dans la littérature depuis au moins le début du 19^{ème} siècle.

Il trouve son paroxysme chez les romantiques allemands mais également chez certains auteurs américains comme Henry David Thoreau et son récit philosophique *Walden ou la Vie dans les bois*⁰⁴. L'homme libre est au cœur du monde, avec ses désirs et ses rêves. Comme dans les paysages immenses, voire tragiques du peintre romantique allemand Caspar David Friedrich (1774-1840), les sources d'inspiration sont inépuisables pour évoquer une relation d'unicité positive avec la nature, différente de l'approche désenchantée des auteurs romantiques français qui exacerbent plutôt le phénomène mélancolique ou nostalgique de l'être⁰⁵. Ce sentiment océanique décrit bien une atmosphère de l'âme qui se trouve soudain aux prises avec des dimensions qui la dépassent.

04 Première parution en 1921, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Louis Fabulet, collection L'imaginaire (n°239), Gallimard, Paris.

05 Paul Bénichou, *L'école du désenchantement*, Bibliothèque des idées, nrf, éd. Gallimard, Paris, 1992.

Rolland choisit le terme d'océanique pour évoquer le lointain, le large, la puissance de la nature et l'origine de toute vie.

Le sentiment survient, suscité par le spectacle de la nature, il fait brusquement irruption dans le cours normal de la vie, comme une « déchirure dans la trame ordinaire des jours et des heures »⁰⁶.

06 Céline Fléchioux, « Sensation ou sentiment océanique ? », in cat. exposition *J'aime les panoramas*, Musées d'art et d'histoire de la ville de Genève et Mucem, éd. Flammarion, Paris, 2015.

06

ré-enchanter le monde

L'art, à travers les sens et les différentes formes de perception, est un des outils dont nous disposons encore pour rester en lien avec la vie de façon harmonieuse et incarnée. Au rythme démesuré où nous vivons aujourd'hui, on entend régulièrement chez nos penseurs contemporains qu'il est urgent de ré-enchanter le monde dans toutes les sphères, à la fois esthétiques, sociales, écologiques et philosophiques. Certains, comme par exemple l'américain Jason Crawford, pensent à l'inverse que la vraie libération de l'homme, notamment face à la crise écologique, doit passer par le désenchantement.

Les œuvres d'art nous rappellent le rapport originel de l'être humain à la création, elles affirment la valeur du faire - associer la main à l'esprit pour transformer - le faire qui se pose en acte de résistance dans un monde désenchanté où la science et les technologies prennent le pas sur la magie et l'imagination. Le désenchantement du monde, comme l'a exprimé Max Weber en 1917⁰⁷, correspondrait à une époque où le progrès scientifique et technologique estompe progressivement les pratiques religieuses et magiques qui nous relient à un monde encore empreint de surnaturel.

07 Max Weber, *Le savant et le politique*, collection Bibliothèques 10/18, 1963, Plon, Paris.

Weber l'attribue à une forme de rupture avec un passé harmonieux, à une perte des valeurs spirituelles surpassées par l'économie des flux et des échanges à grande échelle. Dans ce contexte, le ré-enchantement peut être revendiqué comme une tentative de développer une nouvelle rationalité empathique, proche de toutes les formes de vie et qui démontre que nos théories modernes de rentabilité et leurs applications conséquentes ne saisissent qu'une partie de la réalité, laissant de côté cet élément ineffable qu'est l'imagination.



**biographie
des artistes →**

bas jan ader

né en 1942 à winschoten (pays-bas)
et disparu en mer en 1975

primary time

1974, film muet, durée 25 min
coll. fondation vuitton paris

Artiste conceptuel, utilisant une pluralité de médium dont la performance, Bas Jan Ader développe en très peu d'années une œuvre puissante interrogeant au plus profond l'identité de l'artiste, sa légitimité sociale et plus largement la finalité du rapport de l'homme avec le monde. Pour Bas Jan Ader, l'art s'allie au vivant et à une manière d'être au monde où la fragilité de l'homme est constamment mise à l'épreuve. Au cours de sa courte vie d'artiste, il a choisi l'esthétique de la chute pour incarner et exprimer ce rapport à l'existence. Dans ses performances et ses actions qu'il fait filmer par ses proches, Bas Jan Ader renouvelle sans cesse différentes manières de tomber, au sens propre du terme mais également au figuré. C'est aussi à l'aspect grotesque de la vie que l'artiste aspire à donner sens et dignité.

carolina antich

née en argentine en 1970,
vit et travaille à venise (italie)

paisaje

2019, acrylique sur toile, 160x200 cm
courtoisie de l'artiste

ambre

2024, verre et céramique
courtoisie de l'artiste

roca verde

2019, céramique
courtoisie de l'artiste

Carolina Antich crée des œuvres magnétiques, émotionnelles, délicates, subtiles et silencieuses, porteuses d'une aura intime. Sur ses grandes toiles, chaque élément est positionné avec précision pour représenter ce qui est nécessaire, pour offrir non seulement une réflexion sur le pouvoir et la beauté de la peinture, mais aussi un moment d'introspection.

Les personnages et les spectateurs partagent un état mental suspendu, où l'espace vide émerge comme un élément dynamique et actif. Ainsi, le regard en attente peut s'échapper pour plonger dans les profondeurs de la conscience. Un univers harmonieux se construit dans le silence apparent de ses paysages et de ses portraits, tout comme dans ses céramiques qui relèvent en quelque sorte de haïkus visuels. Bien que dépourvues de dialogue ou de gestuelle, ses œuvres sont indéniablement communicatives et sentimentales car elles font émerger des souvenirs lointains qui, d'une certaine manière, appartiennent à chacun d'entre nous.

« Lorsque j'ai reçu l'invitation à participer à cette exposition, je me suis dit : qu'est-ce que le bonheur si ce n'est ce moment où l'on est face à quelque chose qui nous dépasse ? S'enchanter devant une forme qui dégage de l'énergie, du mystère. Une grande partie de mon travail est une invitation à réfléchir à notre relation avec la nature et à notre rôle en tant qu'êtres humains dans le monde. Abandonner un instant notre point de vue, retrouver (ou conquérir) une autre perspective, atteindre un sommet, observer un nouveau paysage avec l'intention de vivre pleinement ce moment, aussi longtemps qu'il durera. Une plus grande attention au monde vivant qui nous entoure enrichit notre compréhension de l'environnement dans lequel nous vivons. Rechercher l'enchantement de la simple contemplation. »⁰⁸

08 Entretien réalisé avec Caroline Antich par Isabelle Reiher en septembre 2024.

stefano arienti

né en 1961 à asola (mantoue)
vit et travaille à milan (italie)

alberi dorati

2024, huile sur bâches plastiques,
courtoisie de l'artiste

Diplômé en agriculture à Milan, Stefano Arienti a acquis sa formation artistique et culturelle en suivant les cours de Corrado Levi à l'École polytechnique, dans un climat animé de séminaires auxquels participaient des artistes tels que Richard Long, Daniel Buren et Tony Cragg. Son parcours artistique commence dans les années 80, lorsque, parmi ses premières œuvres, il présente des papiers pliés qui exploitent des moyens et des procédures très simples et répétitifs.

Le fait main est un des fondamentaux de sa pratique, il transforme des objets simples en éléments et paysages personnels investis et incarnés. Ainsi, l'artiste travaille des reproductions d'images de maîtres du passé ou de banales affiches de supermarché, qu'il recouvre de matériaux malléables tels que la pâte à modeler ou la silicone. À la même époque, il grave ou perfore des matériaux issus de la culture populaire, dans un esprit d'économie de moyens. Les œuvres d'Arienti héritent de ce sens du jeu propre à de nombreux artistes conceptuels italiens qui se démarquent ainsi de postures plus analytiques de leurs contemporains étrangers.

Ces dernières années, Arienti conçoit des installations et des expositions dans des contextes souvent hors du cube blanc muséal. Plusieurs de ses récents projets tiennent place dans des collections anciennes, dans des monuments historiques ou encore dans des édifices religieux, confrontant ainsi l'intervention *in situ* à la profondeur du champ temporel.

La trame du travail de Stefano Arienti est toujours centrée sur la dimension picturale de l'image, alors même que le geste et la technique de la peinture en sont exempts. Il utilise des matériaux pauvres comme supports de ses œuvres, papiers, bâches de chantiers en plastique, tapis synthétiques... Depuis 2019, il réalise de très grandes œuvres murales avec des papiers ordinaires qu'il froisse pour donner à l'image des effets vibratoires, animés de contrastes de couleurs et de jeux d'ombres et de lumières. Le froissement du papier apporte ainsi une touche étrangement impressionniste, un moment de l'histoire de la peinture que Stefano Arienti interroge régulièrement dans ses œuvres récentes.

C'est dans ce sillon que s'inscrivent les grands dessins *Alberi dorati* (arbres dorés) conçus pour le CCCOD et ouvrant sur l'espace dessiné d'une forêt. Stefano Arienti regarde le monde avec des yeux d'enfants, il le transcrit avec sa mémoire, il aime habiter des lieux en leur donnant une épaisseur d'histoire mais aussi de souvenirs imaginaires.

lothar baumgarten

né en 1944 à rheinsberg (allemagne)
mort en 2018 à berlin (allemagne)

mosquitos

1969, brioches et plumes de pigeon,
collection FRAC grand large, dunkerque

Étudiant à Karlsruhe en 1968-69 puis auprès de Joseph Beuys à l'Académie de Düsseldorf en 1971, Lothar Baumgarten questionnait déjà la relation entre nature et culture dans ses premières œuvres. Fils d'un anthropologue spécialisé dans l'Afrique, l'artiste hérite vraisemblablement des préoccupations de son père, mais il est surtout marqué par les analyses structuralistes de Claude Lévi-Strauss sur l'ethnocentrisme (1952).

L'artiste s'intéresse au Nouveau Monde : Venezuela, Brésil, Guyane ou Amazonie. Il s'installe à plusieurs reprises dans la forêt amazonienne, comme en 1978-79 où il vit quelques mois aux côtés des Indiens Yanomamis. Élevant à ces peuples un monument en lettres rouge sang à la Documenta VII de 1982, Baumgarten nomme inlassablement dans son travail plastique tribus, rivières, animaux ou plantes d'Amérique du Sud, comme dans une encyclopédie.

L'installation *Mosquitos* de Lothar Baumgarten est une rencontre inattendue de pains briochés et de plumes, un matériau qu'il emploiera à plusieurs reprises dans ses œuvres ayant trait aux questions de colonialisme. Les matériaux singuliers interviennent pour symboliser et mettre en relation les Indiens d'Amérique aux traditions bafouées par le colonialisme et les sociétés occidentales dominées par le commerce et l'industrialisation. La plume d'oiseau et le petit pain blanc fait à base de farine raffinée et façonné mécaniquement pour les cantines sont ainsi deux représentations qui jouent sur le cliché des identités et des modes de vies. La plume fait référence au folklore et aux traditions d'une culture en voie de disparition alors que le petit pain renvoie à une consommation à grande échelle, mondialisée et accélérée,

à contresens des préconisations pourtant toujours plus urgentes visant à protéger notre environnement et notre planète. Sur un plan plus poétique, Mosquitos évoque la fragilité de l'oiseau, par le subterfuge du détournement d'objets, mais aussi le caractère fugitif et parfois fulgurant du vol des oiseaux qui nous renvoie aussi à notre propre incapacité face à des désirs de liberté.

giuseppe caccavale

né en 1960 à Afragoli (Naples - Italie), vit et travaille entre Paris et Bari (Italie)

le semeur d'yeux

2024, dessins sur mur,
installation *in situ*, production CCCOD

Giuseppe Caccavale enseigne actuellement l'art mural et la poésie des espaces à l'École nationale supérieure des arts décoratifs à Paris. Son travail se situe à la fois dans les arts plastiques et la poésie, utilisant plusieurs techniques, souvent de tradition artisanale, pour opérer des passages entre ces disciplines. Fresques, mosaïques, aquarelles, ou encore le verre lui servent de moyens de traduction d'un langage à l'autre. Ses projets sont le plus souvent liés à un contexte ou un lieu spécifique d'intervention, lieu patrimonial, lieu de mémoire. Il a réalisé quelques commandes publiques ou privées, par exemple à l'Institut culturel italien de Paris ou encore le plafond en hommage à Paul Celan à l'École Normale supérieure de Paris.

Dans la grande galerie blanche du CCCOD, Giuseppe Caccavale a créé l'installation murale *Le semeur d'yeux*, composée d'un ensemble de pastels en grands formats. Il s'inspire pour cela du texte de l'autrice et traductrice Luba Jurgenson, *Le semeur d'yeux*. Le texte évoque le long chemin parcouru par l'écrivain soviétique Varlam Chalamov qui fut témoin d'une des réalités les plus sombres du 20^{ème} siècle, le goulag. Jurgenson s'inspire des écrits de Chalamov pour traiter de la poésie du faire, de l'acte créatif comme un acte d'espoir.

« En lisant les Carnets, je tombe sur cette formule : Ce qui devient grand dans l'art c'est ce qui, au fond, pourrait se passer d'art. En dessinant le destin d'un arbre, au singulier, le crayon saisit une parcelle d'existence. L'important est de s'en tenir au petit, à une miette de vie - isolée, mais exemplaire. »⁰⁹

Giuseppe Caccavale choisit cet extrait pour composer un échafaudage visuel rempli de figures d'enfants, métaphores du recommencement, pour être au plus près du réel que nous sommes en train de vivre. Le plus souvent inspiré par des écrivains, des poètes, Caccavale puise ainsi dans les mots la force de l'imagination des images. Son langage visuel est toujours un acte de traduction : « un travail doit faire connaître autre chose que lui-même, il faut toujours se contaminer »¹⁰.

09 Luba Jurgenson *Le semeur d'yeux*, édition Verdier, Paris, 2022.

10 Entretien avec Giuseppe Caccavale réalisé par Isabelle Reiher en juin 2024.

gianni caravaggio

né en 1968 à rocca san giovanni (italie),
vit et travaille à milan (italie)

l'orizzonte si posa sulla nuvola mentre il sole l'attraversa

2015, installation avec fils de pêche et fil de coton, dimensions variables
courtoisie de l'artiste

Après avoir étudié la philosophie aux universités de Florence, Milan et Stuttgart, Gianni Caravaggio est diplômé de l'Académie des beaux-arts de Brera en 1994. Il développe depuis une quarantaine d'années une œuvre très sensible, inspirée des éléments de la nature et du cosmos et où l'infini est constamment convoqué. Essentiellement centrée sur la sculpture et le dessin, son travail met en corrélation les différentes forces qui composent notre univers, mettant en évidence les liens indéfectibles entre le détail et l'absolu. Les différentes solutions formelles et matérielles de ses œuvres synthétisent des valeurs métaphoriques et évocatrices qui ne cessent de revenir au commencement. Ainsi, elles associent souvent la pérennité millénaire du minéral à la volatilité de l'atmosphère représentée par la neige, les nuages ou encore la poussière. La densité du monde est toujours présente, comme composante du temps et de l'espace. Les titres qu'il choisit contribuent à l'interprétation du sens, en impliquant l'observateur avec son imagination et sa perception. L'artiste définit ses œuvres comme des « dispositifs pour des actes démiurgiques ».

L'œuvre *L'orizzonte si posa sulla nuvola mentre il sole l'attraversa* (*L'horizon repose sur le nuage lorsque le soleil le traverse*) évoque une image naturelle, c'est-à-dire une image qui à la fois nous constitue et à la fois fait écho à certaines choses que nous pouvons rencontrer à l'extérieur de nous. L'expérience de la nature dans notre mémoire se revit à travers des évocations et non des représentations du réel. C'est cette expérience que Gianni Caravaggio explore au moyen de la sculpture. L'œuvre joue avec les éléments naturels - horizon, nuage, soleil - comme un enfant joue avec des dés. Le fil de coton bleu repose sur un enchevêtrement de fils de pêche, formant un dessin accidentel par les multiples intrications. Le fil bleu, par sa plasticité, révèle le poids du nuage qui pourtant semble tenir comme un souffle. Il alourdit la forme entière très légère qui devient silhouette. Le titre de l'œuvre n'est ni une explication ni une représentation, mais la possibilité imaginaire de ce qui se passe visuellement et qui fructifie devant nos yeux.

gino de dominicis

né en 1947 à ancône (italie)
et mort en 1998 à rome (italie)

tentativo di volo

1969-1971, 23 photogrammes,
tirages sur papier
courtoisie archives gino de dominicis

tentativo di volo and quadrati cerchi,

1969-1971, films noir & blanc, archives
gerry schum and ursula wevers

Gino de Dominicis fut l'un des artistes d'après-guerre les plus mystérieux et vénérés d'Italie. Gravitant autour des mouvements artistiques de l'Arte Povera (Italie, fin des années 60) et de la Transavanguardia (Italie, fin des années 70), il préfère s'en éloigner et rester solitaire, farouchement indépendant. À la fois peintre, sculpteur, cinéaste, il cultive le goût de l'énigme en se tenant toujours en retrait des médias.

De la fin des années 60 jusqu'au début des années 80, il pratique un art conceptuel marqué par l'expérience et l'auto-représentation. Puis les années 1980 et 1990 sont plutôt dédiées à la peinture de type néo-figurative. Sa vie de dandy excentrique et sa disparition hâtive fait de lui un artiste dont la mythologie participe de la notoriété. Son œuvre traite avec intensité de sujets existentiels comme la vie, la mort et l'immortalité.

Lorsque Gino de Dominicis s'exerce à s'envoler dans l'action *Tentativo di volo* (*Tentative de vol*), il renouvelle trois années durant un geste à la fois plein d'espoir et d'échec programmé. Dressé en haut d'une montagne, il écarte les bras pour battre maladroitement des ailes, il s'élance dans le vide pour aussitôt retomber, et ainsi de suite. Le mouvement reste perpétuellement cristallisé, jamais accompli, hors du temps réel et concret. La répétition ajoute à l'irréversible état de retour, elle rappelle l'éternel recommencement du cycle de la vie et de la mort. Le vol symbolise un désir d'échappatoire de la condition humaine terrestre vers un état de spiritualité. Avec beaucoup de poésie et de candeur, Gino de Dominicis refuse l'ordre immuable du monde et tente de le bousculer en créant ses propres lois physiques, comme dans cette autre performance filmée, *Quadrati cerchi* (*Cercles carrés*), où il lance des cailloux dans l'eau en cherchant à créer des carrés plutôt que les cercles naturels des ondes de propagation.

L'artiste qui associe naturellement ces deux tentatives affirme : « En effet, elles ne sont pas deux actions séparées, mais deux moments différents d'un seul et même problème. »¹¹

11 Lettre de Gino de Dominicis à Gerry Schum, Rome 20 février 1971, archives Gerry Schum & Ursula Wevers.

mona hatoum

née en 1952 à beyrouth (liban),
vit et travaille à londres et à berlin

misbah

2006-2007, métal, ampoule, moteur
courtoisie de l'artiste, londres

Installée à Londres depuis les années 1980, Mona Hatoum développe un travail plastique qui aborde à travers plusieurs médium des questions sociales et politiques à dimension universelle. Les années 1980 sont plutôt dédiées à la performance et la vidéo alors que les années 1990 se tournent plus vers la sculpture, le dessin et l'installation. Elle utilise aussi bien des matériaux issus de productions industriels que des éléments plus corporels ou naturels (cheveux ou poils). Ses productions sont orientées dès le départ par les préoccupations féministes dans une époque où les femmes subissent encore

différentes formes d'oppression dans nombre de sociétés. Mais elle revendique aussi l'utilisation d'un langage formel de l'art, la géométrie, l'abstraction, pour concevoir des œuvres visuellement et physiquement très puissantes. Elle explore ainsi dans son travail les thèmes de l'exil, du déplacement, les conditions de l'isolement et de la violence, souvent liées aux structures de contrôle et de pouvoir qu'elle observe dans sa vie quotidienne au sein de la société occidentale. Son travail se tourne beaucoup vers l'intimité, vers l'analyse de nos identités en tant qu'êtres politiques et sociaux. Ses œuvres portent un regard sur la maison comme refuge ou à l'inverse comme prison. C'est dans ce contexte que l'on retrouve des objets domestiques et usuels qu'elle transforme et déplace vers d'autres registres, souvent liés à des situations de conflits ou d'oppression, leur conférant un sentiment de menace.

joan jonas

née en 1936 à new-york (états-unis),
où elle vit et travaille

flawless decoys

2017, film couleur et son, durée 24'07"
coll. centre national des arts plastiques, paris

Artiste américaine pionnière de la performance dans les années 1970, elle s'engage très tôt dans une pratique pluridisciplinaire mêlant son, images et mouvements chorégraphiés. À contre-courant des artistes minimalistes et conceptuels actifs à New York à cette époque, elle revendique l'expressivité et la mise en scène pour scruter les sentiments intérieurs et les émotions. Ses paysages psychiques, comme ici dans la vidéo *Flawless decoys (de parfaits leurres)*, composent des fresques narratives en convoquant des accessoires de théâtre et de jeux, tels le miroir et le masque, autant d'attributs qui parfois cachent, parfois révèlent, parfois travestissent l'identité pour mieux la questionner. *Flawless decoys* est une fable qui pose un regard rempli d'espérances mais également d'inquiétudes sur la nature et les changements climatiques que nous vivons. Pendant deux ans, l'artiste a collecté au cours de ses voyages en Asie du sud-est des images d'oiseaux, des vues urbaines et des images de forêts et de fleuves. Les images ont ensuite été manipulées, juxtaposées, projetées dans l'atelier de l'artiste pour devenir la matière de performances jouées par de jeunes protagonistes.

christiane löhr

née en 1965 à wiesbaden (allemagne),
vit et travaille entre cologne (allemagne) et prato (italie)

18 sculptures composées d'éléments naturels

1996-2024, graines de plantes, fleurs d'arbres,
semis dans des résilles, poils de chiens, crin de cheval
courtoisie de l'artiste

Les créations de Christiane Löhr sont d'une infinie délicatesse. À la recherche de tous les éléments que la nature peut lui offrir, qu'il s'agisse de brindilles, d'étamines ou de pistils, elle les rassemble, les agence et conçoit des architectures arachnéennes d'une grâce inouïe. Telle une alchimiste de la matière végétale, elle transforme des éléments banals en bijoux précieux.

Dans la pratique de Christiane Löhr, la dimension du fait main introduit une esthétique du raffinement, une notion de rareté qui puisent toutes deux dans la symbolique d'une nature précieuse à préserver. Le façonnage manuel pour créer le très modeste, le très fragile s'oppose à la sculpture monumentale tout en affirmant la force d'une sculpture concentrée sur l'émerveillement et l'imaginaire. Ainsi le réduit amplifie l'intensité, l'œuvre prend alors une dimension plus métaphysique que physique.

Comme le dit l'historien et critique d'art Germano Celant dans le catalogue dédié à l'artiste ¹², la sculpture cesse d'être seulement un volume et revient à l'état d'image, de représentation à la puissance magique et symbolique.

¹² Christiane Löhr, éd. Hatje Cantz Verlag, Berlin, 2020, p. 233-249.

elisabetta di maggio

née en 1964 à milan (italie),
vit et travaille à venise (italie)

mapping the air

2024, papier découpé
courtoisie de l'artiste

Elisabetta Di Maggio découpe différents matériaux tels que le papier, le film, le plâtre et la porcelaine à l'aide de scalpels tranchants pour créer des parois qui deviennent tout à la fois des filtres du temps et des métaphores de la force et de la fragilité en tant qu'archétypes du quotidien. Grâce à la transparence de la lumière, ses constructions prennent des allures étranges, elles créent de nouveaux espaces au potentiel imaginaire immense. Lorsqu'elle utilise des éléments naturels pour composer des petites sculptures délicates et précaires, elle actionne la part enchantée que nous procure ce sentiment de gouffre face à la beauté du monde.

Ici, le visiteur découvre en suspension une maison de papier si fragile que le regard la traverse. L'enveloppe se déploie comme une peau protectrice, évoquant l'extrême complexité de la composition des cellules végétales.

« L'installation *Mapping the Air* que je présente dans cette exposition est une œuvre en papier de soie découpé à la main avec un scalpel. C'est un volume flottant dans l'espace. Sur toute la surface, des plans de villes réelles et des structures de radiolaires (micro-organismes marins) s'entremêlent, formant une grande grille

¹³ Entretien avec Elisabetta di Maggio réalisé par Isabelle Reiher en septembre 2024.

irrégulière qui rappelle la broderie... J'ai mis des mondes hétérogènes à la même échelle, pour mettre en évidence les liens entre des structures qui appartiennent à des sphères différentes et qui ne sont pas toujours visibles, mais qui font partie de notre vie de tous les jours. Si l'on regarde de près une cellule nerveuse ou un micro-organisme, ils ont beaucoup en commun avec des rails de métro ou un plan de ville... ma recherche est certainement une réflexion métaphorique sur notre existence, comme si nous étions des parties d'un tout, des fragments d'un monde naturel qui, dans sa dimension microcosme et microcosmique, reflète beaucoup d'assonances et de similitudes. »¹³

13 Entretien avec Elisabetta di Maggio réalisé par Isabelle Reiher en septembre 2024.

georges méliès

né en 1861 et mort en 1938 à paris (france)

le voyage dans la lune

1902, vidéo, durée 14 min

coll. cinémathèque française, paris

Pionnier du cinéma français, formé au métier de prestidigitateur, Georges Méliès construit ses premières expérimentations visuelles en mêlant théâtre et projections d'images animées. Ses films sont des illusions photographiques qui inventent une magie burlesque, mêlant facétie et poésie, où la narration se trouve constamment rehaussée par une inventivité plastique très libre et innovante.

Le voyage dans la lune, film de 14 mn réalisé en 1902, met en scène un groupe d'astronomes propulsés sur la lune par un canon géant, inventé par le professeur Barbenfouillis. Médusés, ils assistent à un lever de terre puis connaissent une série d'aventures et de découvertes « d'un autre monde ». Ce film culte de l'auteur a marqué l'histoire du cinéma par sa dimension féérique et fantastique et par les savants effets de trucages desquels Méliès était un des précurseurs. Les protagonistes sont transportés par l'enchantement qui dans l'imaginaire de Méliès fait se rencontrer le mystérieux et une forme de naïveté qui devient pure poésie.

laurent mulot

né au havre (france),

vit et travaille à lyon (france)

aganta-Kairos

2012, impression au jet d'encre contrecollée sur dibond

coll. particulière

L'artiste Laurent Mulot aborde le paysage dans son travail photographique par le biais d'une approche scientifique. L'artiste explore les confins en s'unissant à des équipes de scientifiques dont les recherches concernent des strates de géographies terrestres inconnues et rarement accessibles. La photographie présentée dans l'exposition montre deux personnages perdus dans l'immensité d'un paysage, qui s'unissent à lui pour s'y fondre, devenant presque paysage. Les deux silhouettes sont dans un rapport d'échelle démesuré.

L'œuvre intitulée *Aganta-Kairos* (Aganta signifiant pêcher, attraper en vieux provençal) désigne le temps très impalpable d'une césure dans la frise chronologique, un temps unique et sans retour qui ne se produira qu'une seule fois et qu'il faut saisir. Comment encore exister dans le paysage ? Une réponse s'amorce dans la recherche d'une forme de guérison entre l'être humain et le monde dans lequel il agit. Réconcilier l'homme et la nature nécessite de trouver un rapport au temps plus commun, plus en phase, un temps de plénitude, propice à l'enchantement.

remo salvadori

né en 1947 en toscane,
vit et travaille à milan (italie)

alveare

1997, cuivre

courtoisie de la galerie Building Milan et de l'artiste

Depuis le début des années 1970, Remo Salvadori élabore un langage concentré et précis, qui réfléchit aux méthodes et aux moyens de la pratique artistique et notamment sa propre manière d'être artiste dans un contexte culturel chargé d'histoire. Au centre de son œuvre se trouve le caractère cosmogonique, voire sacré de l'univers, l'harmonie intérieure qui accorde le vivant au monde, s'exprimant à travers les éléments primaires et fondateurs de la vie. Il trace des cycles harmoniques où interagissent l'eau, la couleur et les sept métaux : le plomb, l'étain, le fer, le cuivre, le mercure, l'argent et l'or qui déclinent, oscillant entre la chimie élémentaire et l'alchimie complexe. Son œuvre plastique se développe par familles de figures qui évoluent selon une maturation lente et consciente. Il s'attarde aux relations entre œuvre/objet, artiste/ouvrier, plein/ vide, horizontal/vertical, offrant une exploration d'horizons visuels inédits générés par la combinaison des figures. Salvadori propose une formulation renouvelée de l'œuvre définie par des détails infinitésimaux, des mutations alchimiques, des flux de connaissance. Pour Remo Salvadori, l'art est un moyen d'isoler des noyaux d'énergie dans lesquels la substance se révèle et nous fait prendre conscience de notre vie dans le monde.

Dans l'œuvre *Alveare* (*ruche*), une forte vitalité se dégage du rythme de la composition des multiples tubes de cuivre savamment agencés. Chaque ligne de cuivre est une entité en soi, avec son aura, mais agit aussi en relation avec les autres pour former un grand organisme vivant, respirant et chantant.

Comme une partition musicale, les notes tintent dans l'espace visuel de la grande galerie et animent chaque visiteur d'un mouvement singulier et intime. C'est précisément l'idée de la vitalité de l'œuvre, de l'œuvre en tant que lieu autour duquel une énergie se développe et une expérience est vécue, un échange intime et dynamique avec le spectateur, que les interventions de Salvadori activent et nourrissent.

mariateresa sartori

née en 1961 à venise (italie)
où elle vit et travaille

nuovo vento

2019-2022, installation sonore
courtoisie de l'artiste

Mariateresa Sartori est diplômée en études allemandes avec une thèse sur Freud et la psychologie de l'art. Ses recherches s'articulent autour de trois axes thématiques : la méthode scientifique empirique - la dynamique comportementale, souvent en relation avec les neurosciences - la musique et le son en relation avec le langage. La tension entre l'objectif et le subjectif, entre l'unicité des événements et la théorie générale nourrit toutes ses recherches, qui font souvent appel à la collaboration d'experts : géologues, physiciens théoriciens, linguistes, musicologues, chanteurs, acteurs, botanistes, ornithologues... La donnée réelle est relevée empiriquement puis analysée sous des angles qui varient d'une œuvre à l'autre, de la vidéo au dessin, de la photographie au sténopé à l'œuvre sonore. Mariateresa Sartori ne vise jamais l'objectivité par ses procédés mais elle cherche plutôt à mettre les espaces et les corps en tension.

« Dans l'œuvre *Nuovo vento*, le son du vent se mêle presque imperceptiblement à des fragments a cappella de Il Cherubino de Tchaïkovski, à tel point qu'il est difficile de distinguer la voix humaine de la voix du vent. C'est le glissement de l'une à l'autre qui provoque l'enchantement et, je crois, l'inquiétude. Le vent est une force invisible qui se révèle à travers ce qu'il déplace : l'association avec l'inconscient m'a toujours semblé frappante. L'auditeur placé au centre de l'espace sombre est enveloppé par un son qui tourne autour de lui, une force extérieure devient mouvement intérieur, une force naturelle puissante qui nous enchante et nous enchaîne ». ¹⁴

¹⁴ Entretien avec Mariateresa Sartori réalisé par Isabelle Reiher en septembre 2024.

autour de l'exposition

RÉSONANCES

les événements en partenariat

En résonance à l'exposition *presi per incantamento* au CCC OD, cette invitation faite à l'Italie trouve des échos dans d'autres structures culturelles de la métropole de Tours : le Centre chorégraphique national de Tours, le Centre Dramatique National de Tours, l'école d'art TALM- Tours, le Petit fauchoux, le Petit Monde-guinguette de Tours, le Temps machine.

> créations théâtrales au Théâtre Olympia CDN de TOURS

La Vegetariana de Daria Deflorian (du 20.11 au 22.11.2024)

Une démarche un peu bancale et fougueuse d'Antonio Tagliarini (du 27.11 au 29.11.2024)

réservation et billetterie Théâtre Olympia | tarif partenaire avec la carte CCC OD LEPASS

> spectacle chorégraphique au Théâtre Olympia en co-accueil avec le CCNT

Graces par la chorégraphe Silvia Gribaudo (les 26 et 27 avril 2025)

réservation et billetterie auprès du Théâtre Olympia

> concert de jazz au Petit Fauchoux

Live & Kicking par le pianiste Giovanni Mirabassi et le saxophoniste

Rosario Giuliani (mercredi 26 février 2025 à 20h)

réservation et billetterie auprès du Petit Fauchoux | tarif partenaire avec la carte CCC OD LEPASS



RÉSONANCES est né de l'envie commune de créer davantage de synergies entre les pratiques et les programmations artistiques. Chaque saison, une série d'événements s'invente autour d'un fil rouge, mettant à l'honneur la création contemporaine d'un pays d'Europe.

la sélection de la librairie du CCC OD*

Giuseppe Caccavale, *Armenia*, Ossip Mandelstam, éd. Parenthèses, 2017

Luba Jurgenson, *Le semeur d'yeux*, éd. Verdier, 2022

Collectif, *Christiane Löhr*, éd. Hatje Cantz, 2020

Oliver Sacks, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, éd. Points, 2014

Gilles Deleuze, *Sur la peinture*, éd. Minuit, 2023

Thomas Giraud, *Avec Bas Jan Ader*, éd. J'ai Lu, 2023

Baptiste Morizot, *Sur la piste animale*, éd. Actes Sud, 2021

Max Weber, *Le savant et le politique*, éd. 10/18, 2002

Joëlle Zask, *Admirer - Eloge d'un sentiment qui nous fait grandir*, éd. Premier Parrallèle, 2024

François Jullien, *Vivre de paysage : ou l'impensé de la raison*, éd. Folio, 2022

Henry David Thoreau, *Walden*, éd. Gallmeister, 2017

Charles Le Blanc, *La forme poétique du monde - Anthologie du romantisme allemand*, éd. Corti, 2003

rencontre avec les commissaires de l'exposition

> vendredi 15 novembre 2024 à 11h (durée 1h)
places limitées, réservation conseillée
via la billetterie en ligne du CCCOD

les visites

> commentées (toute l'année | sans résa)
samedis et dimanches, 16h30 (durée 1h)
> en famille (pendant les vacances | sur résa)
mercredi, jeudi et vendredi à 16h (pour les 5-11 ans)
samedi à 11h (pour les 2-4 ans)

accès

Jardin François 1^{er}
37000 Tours
T +33 (0)2 47 66 50 00
F +33(0)2 47 61 60 24
contact@cccod.fr

horaires d'ouverture

du mercredi au dimanche de 11h à 18h
samedi jusqu'à 19h



www.cccod.fr